

Le Sens catholique¹

I

Nature et importance

Par M. Ernest MERCIER

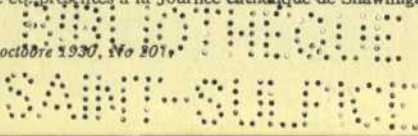


NOUS vivons à une époque troublée et l'expression la plus générale qui puisse caractériser la nature de notre désarroi, individuel ou social, est bien la désorientation. Alors que tant d'esprits, qui ont perdu leurs voies, cherchent dans l'inquiétude la lumière qui les leur fasse retrouver, ce mot « sens », suivant sa signification la plus matérielle, évoque déjà l'idée de salut. Sur ce mot, d'abord, quelques notions préliminaires, qui serviront à préciser la nature du sens catholique et à illustrer son importance.

NATURE

Dans une de ses acceptions se rapprochant de celle qui va nous occuper, le sens est la faculté de comprendre les choses, d'en juger selon la droite raison. Ainsi, l'on peut dire « homme de grand sens », pour un esprit supérieur, et « homme de bon sens », pour celui qui est doué de cette vue juste des choses, qu'un esprit sain doit à l'usage bien réglé de ses facultés et qui, sans pénétrer à une grande profondeur, suffit du moins aux besoins ordinaires de la vie. L'on dit aussi « sens commun », pour désigner la faculté par laquelle la plupart des hommes jugent raisonnablement des choses. Ceux qui en sont dépourvus sont des insensés. Et des praticiens qui ont acquis de l'habileté par beaucoup d'expérience, on dit qu'ils ont du sens pratique ou, par exemple, le sens médical ou légal.

1. Ces deux travaux ont été présentés à la Journée catholique de Shawinigan.



Mais, dans l'acception exacte qu'il nous faut maintenant définir, « sens » signifie absolument « avis, opinion, sentiment ». Chacun a son sens, peut-on dire, à ce point de vue. On peut donner, abonder dans le sens de quelqu'un. Donc, qui a le sens catholique, abonde dans le sens de l'Église. Et le sens catholique ne consiste en rien autre chose que: penser, sentir, parler et agir toujours à l'unisson de l'Église et, en tout et partout, comme le veut l'Église. Définition qui, pour les incroyants, semble conférer à l'Église une autorité un peu draconienne, mais qui est absolument justifiée par l'origine de l'Église catholique et les pouvoirs que lui a donnés son divin Fondateur.

Rien de plus raisonnable, en effet, que cette soumission de l'intelligence et du cœur, de la parole et des actes, à une autorité librement acceptée, parce que ceux qui la constituent, le Pape et les évêques, sont les représentants authentiques de la divinité et chargés de conduire infailliblement ses enfants dans la voie de la vérité et du salut.

Qualités requises

Société parfaite, l'Église est une famille. Et, tout comme dans une famille unie, il règne entre le chef et les enfants une cohésion complète d'idées et de sentiments, qui rend communes les joies et les épreuves et fait s'évanouir des divergences, de même, dans l'Église, le sens catholique incite ses enfants à faire de généreux sacrifices pour le bienfait de l'union, à vivre toujours à l'unisson, à abandonner joyeusement leur point de vue personnel, pour ne pas compromettre l'harmonieuse unité de l'Église, parce qu'ils la considèrent comme leur mère.

Affectueuse, donc, cette soumission sera aussi intégrale. Aimant dans l'Église ce qu'elle a de spécifiquement divin, ses fils acceptent ses directives dans toutes les matières où elle croit devoir intervenir, même si elles ne

BIBLIOTHÈQUE
D'ARTS ET MÉTIERS

correspondent pas à leurs vues personnelles, — dans le domaine de la pensée et dans celui de l'action. Dans le domaine de la pensée, par leur attitude à l'égard de la doctrine religieuse, sans l'exagérer, évidemment, mais aussi et surtout sans amoindrir le dépôt de la Révélation, sans réduire au strict minimum ce qu'il faut croire, en se gardant bien d'établir comme un mur de séparation entre leurs croyances et leur vie intellectuelle, pour n'accepter qu'un certain nombre de propositions et verser dans un individualisme qui ressemblerait à un protestantisme nouveau. Dans le domaine de l'action, aussi, se rappelant la doctrine précisée par Léon XIII, dans son encyclique *Immortale Dei*, « tout ce qui dans les choses humaines est sacré à un titre quelconque, tout ce qui touche au salut des âmes, soit par sa nature, soit par rapport à son but, tout cela est du ressort de l'autorité de l'Église ».

Et, toujours avec l'Église de tout cœur et en toutes choses, ses fidèles enfants ont aussi la délicatesse du sens catholique. Ils savent lui sacrifier ce qui leur paraîtrait préférable, même lorsque, dans certaines occurrences qui ne relèvent pas de son infaillibilité, elle ne dicte pas les mesures qui leur semblent les plus opportunes. Ils n'attendent même pas ses directives formelles, mais cherchent à prévenir ses désirs, sentant d'instinct ce qu'elle veut, avant même qu'elle ne l'ait exprimé.

Son ampleur

Ajoutons que la manifestation du sens catholique serait incomplète, si elle s'arrêtait à l'individu isolément, et que ce sens doit se réaliser dans tous les milieux, caractériser les actes du père de famille, du citoyen, du catholique appartenant à l'immense communauté humaine. Sens catholique du chef de famille pour qui le mariage n'est pas un simple contrat, mais un sacrement

dont le but ultime est de peupler le ciel; qui vénère son épouse, comme Jésus a aimé son Église, et met au premier plan de ses activités de chaque jour, ses devoirs paternels joyeusement acceptés et remplis en vue des saints prêtres et des citoyens utiles, des pures épouses du Christ ou des mères énergiques qu'il doit donner à l'Église et à la société pour la gloire de Dieu. Sens catholique de l'homme de métier ou de profession, — simple artisan ou employé, négociant, industriel ou membre des professions libérales, — qui n'abdique pas son titre de catholique, quand il est à l'atelier, au magasin, ou au bureau, qui ne craint pas de montrer clairement son attachement à l'Église et de la défendre, si elle est attaquée, et dont les lèvres ne se ferment pas, quand il faut opportunément prononcer son nom ou celui du bon Dieu. Sens catholique du citoyen, n'oubliant pas qu'il existe des privilèges, des immunités et des droits ecclésiastiques, un droit public de l'Église, qu'il doit connaître, étudier, observer et défendre, dans la mesure proportionnée à sa situation.

Enfin, catholique voulant dire universel, le sens catholique comprend, — on l'oublie trop, malheureusement, — l'intelligence des intérêts généraux de l'Église, et des œuvres relatives à sa propagation et à son exaltation dans tout l'univers. Dans cet ordre d'idées, le vrai catholique a deux moyens faciles de se mettre à l'unisson de l'Église: prier, chaque jour, aux intentions du Souverain Pontife, puis collaborer, par ses prières encore, par ses aumônes et par la propagande, familiale ou autre, à l'œuvre des missions, qui constitue l'une des caractéristiques de notre grand Pape, à la foi intrépide.

« L'homme ne doit pas rester fermé comme un bouton de rose, mais s'ouvrir comme une fleur épanouie », a dit Dante. Un des fruits du sens catholique est l'esprit d'apostolat. Qui prétend agir comme le veut l'Église

ne peut se soustraire à l'œuvre primordiale de l'action sociale catholique, dans son acception la plus étendue. Là encore, la moisson est grande et les ouvriers peu nombreux. A cette œuvre, chacun doit donc apporter la collaboration correspondant à ses facultés et à sa situation. En la fête de saint Joseph, les horreurs de la Russie soviétique ont fait verser des larmes à notre cardinal canadien: qui a le sens catholique, sympathise de tout cœur, pleure et prie, au moins, avec l'Église. A saint Remi qui lui lisait la Passion de Notre-Seigneur, Clovis s'exclamait: « Ah! si j'avais été là avec mes Francs, je l'aurais bien vengé. » Qui a le sens catholique, venge Jésus-Christ, en se battant pour son épouse. La lutte ne se fait pas sans blessure, celles par exemple du respect humain. Celui qui agit constamment en parfait accord avec l'Église, risque de passer, auprès de certaines gens, pour un exagéré, un arriéré ou un toqué. Qu'il se console en sachant qu'il peut devenir un saint qui aura pratiqué héroïquement la vertu du sens catholique.

Et qu'on ne vienne pas prétendre, en cette belle Journée catholique, que ce sens catholique parfait constitue une chimère. En vérité, il représente, non pas un idéal imaginaire de jeunesse, mais le programme que les retraitants doivent s'efforcer de réaliser et, en définitive, réalisent, si leurs retraites fermées annuelles produisent les fruits qu'on en doit attendre. Pour eux, c'est ce qui importe, par-dessus tout.

Disons quelques mots de cette importance.

IMPORTANCE

Pascal a écrit: « L'homme est un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. » Dans cette sentence, le grand penseur a résumé la grandeur de notre nature et les effets de la chute originelle.

Faiblesse et orgueil

Plus qu'en toute autre matière, cette faiblesse se manifeste au point de vue religieux. Et, s'il est un sujet sur lequel l'homme doit avoir des idées justes, c'est bien sur les questions religieuses qui se rapportent à sa fin, à l'unique fin nécessaire. Mais, hors les cas extraordinaires auxquels Dieu pourvoit, parce qu'il supplée à tout, par exemple celui des païens qui n'ont jamais entendu parler de la vraie doctrine, — il est impossible à l'homme de penser et d'agir avec justesse, de lui-même seulement, en ces matières. Abandonnées à elles-mêmes, la pensée et la volonté se fourvoieraient, suivant le mot de Bossuet: « Les voies détournées où tu te perçais, abandonné à ton propre sens. »

Les idées et la conscience de l'homme ne sont pas seulement entachées de faiblesse, elles sont encore faussées par l'égoïsme et l'orgueil. Fléchier a dit: « C'est le fait de la plupart des hommes, et plus encore de ceux qui se piquent d'être spirituels, d'abonder en leurs propres sens. » Par la chute originelle, l'homme a perdu son bonheur d'ici-bas, mais, chez lui, la tendance demeure de l'y trouver encore. Il lui faut constamment refréner cette tendance qui le porte à juger tant de questions du point de vue de l'égoïsme individuel, familial ou national. Ce frein, il le trouve dans le sens catholique et seuls les principes catholiques peuvent constituer une entrave complètement efficace à l'égoïsme désordonné des individus, aux ambitions nationales outrées, qui peuvent engendrer le désordre moral et compromettre le salut des âmes.

Sens moutonnier

Non moins manifeste est l'importance du sens catholique, quand on examine les agissements de la collectivité humaine dans son ensemble, de la multitude qui a le sens moutonnier. Elle fait ce qu'elle voit faire. De nos jours, une grande partie de la population, même chez les catho-

liques, dans les villes surtout, est infectée de ce que l'on pourrait appeler le sens moderne, au point qu'on peut se demander si elle n'a pas complètement perdu le sens commun. Le snobisme, imitation servile de tout ce qui est à la mode, lui a enlevé le caractère, qui consiste à penser par soi-même, — à la lumière du sens catholique, naturellement, — et à vouloir avec énergie. Ne pensant plus par elle-même, parce que gangrenée par le respect humain, elle veut avec passion les vanités, de l'argent, tout ce qui coûte cher et des distractions tellement dispendieuses qu'on croirait s'acheminer, — de loin, il est vrai, — mais s'acheminer, tout de même, vers le retour à la décadence romaine, où une femme de proconsul se nourrissait de perles volées par son mari. En pays catholique, on dirait que la majorité — tout en restant catholique — a perdu la notion des béatitudes évangéliques. Une espérance demeure. La multitude moutonnaire suit surtout l'exemple qui vient de haut et c'est en cela que réside l'importance d'une élite, dirigée par l'Église, qui ramène nos populations aux saines traditions, en leur montrant, à l'extrême opposé des snobs et de ceux qui font de la vie une partie de poker, le capucin souriant et heureux, avec sa bure et ses sandales toujours les mêmes, à la mode de saint François d'Assise.

Ambiance protestante

Nécessaire, le sens catholique l'est encore à cause de l'ambiance protestante dans laquelle nous vivons. Le voisinage de nos frères séparés produit sur nos sentiments religieux, si rien ne réagit à l'encontre, des effets qui ressemblent au phénomène de l'endosmose, en physique, soit le mélange de deux liquides qui ne sont séparés que par une membrane, par exemple, une feuille de parchemin. Il y a — notons-le — des membranes semi-perméables qui peuvent se laisser traverser par une

seule des deux substances qu'elles séparent. Les catholiques du Canada, noyés au milieu d'une population protestante, sont exposés à s'imbiber peu à peu et inconsciemment des idées protestantes. Pour quelques-uns, il en résulte un catholicisme frelaté, une manière de pensée infestée de protestantisme, tout comme la manière de s'exprimer l'est d'anglicismes, pour un très grand nombre. Dans la plupart des villes, nous ne pouvons faire autrement que de vivre avec nos frères séparés. Il nous incombe, il incombe aux retraitants surtout, d'avoir un sens catholique assez profond et assez vif pour échapper à leur influence et pour aussi les attirer à la vraie foi. Cette promiscuité sera alors salutaire et providentielle: grâce à une sorte de semi-perméabilité résultant d'un sens intégralement romain, nous ne serons pas endosmosés par les protestants et, dans les relations obligatoires que nous aurons avec eux, dans les relations que l'Église ne réprouve pas, nous pourrons — par une charité pleine de bienveillance et d'urbanité, mais que soutiendront des convictions profondes — exercer sur eux une influence religieuse régénératrice. S'il est vrai « qu'une âme peut, par sa seule présence, agir fortement sur une autre âme », remarquons que la force de notre influence auprès d'eux sera en raison directe de la virilité de notre catholicisme, de sa vigueur doctrinale surtout.

Deux conceptions

Le révérend Père, — plus tard Monseigneur, — Au-gouard, à qui lui disait qu'il ne pourrait longtemps vivre en mission, répondit: « Nous ne sommes pas ici pour vivre, mais pour mourir. » De la vie présente, il y a deux conceptions, celle du sens catholique, qui nous apprend qu'elle n'est que la préparation à la vie éternelle, le chemin, *via*, par lequel nous nous acheminons *ad terminum*, au ciel; l'autre, celle du paganisme, disant à

l'homme qu'il est sur la terre pour jouir des biens que ce monde lui offre. Cette conception païenne, déracinée des âmes par le christianisme, a été renouée par la renaissance, avec la glorification du plaisir, vulgarisée en plusieurs pays, dans une certaine mesure, par la réforme et le venin révolutionnaire, pour être enfin érigée en système par la franc-maçonnerie. De cette école, on voit les leçons mises en pratique en Russie. De cette école, on sent aussi l'influence dans la mode. Nous avons la mode commerciale, — l'ensemble des moyens mis en œuvre par le négociant pour écouler sa marchandise, — elle est légitime. Nous avons aussi la mode maçonnique, — l'ensemble des moyens mis en œuvre pour exploiter la vanité afin de perdre les âmes. Et la lutte est engagée entre les deux conceptions, en un corps à corps qui met aux prises les deux écoles, l'école catholique et l'école maçonnique, entre le Pape de Rome et le chef de la secte diabolique, entre Dieu et Satan. Le Sacré Cœur nous a dit qui vaincrait. Mais puisqu'il y a un sens maçonnique systématiquement opposé au règne de Dieu et dont le programme est l'abolition prompte et radicale du catholicisme et de l'idée chrétienne, quel est le retraitant qui ne comprendrait la nécessité urgente du sens catholique instaurant toutes choses dans le Christ et assurant le règne de Jésus-Christ-Roi ?

Une boussole

Dans cette lutte orageuse où, comme le dit Léon XIII dans sa belle prière, « la mer se déchaîne et les flots se soulèvent menaçants », il nous faut une boussole marine : ce compas, nous le trouverons dans un sens catholique qui nous oriente en toutes choses, — idées, sentiments et actions, — de sorte que, malgré nos erreurs passagères et ses déviations momentanées, notre course ait une rectitude générale qui nous conduise au port de salut, nous

et ceux sur lesquels nous exerçons quelque influence. La quantité en est considérable, par suite de la multiplicité des problèmes actuels.

Il y a, entre autres, le progrès, grâce auquel on opère des merveilles, mais qui comporte un danger, celui d'intensifier l'attachement de l'homme pour la terre; le progrès qu'accompagne la violation de la sainte loi du dimanche, le progrès qui a provoqué la poussée vers la ville si dangereuse par ses multiples attirances, ses cinémas, ses étalages de richesse suscitant l'envie et les rancœurs de l'indigent, où l'on songe moins à Dieu et le prie moins et qui fait penser à la malheureuse héroïne de Daudet: « Ah! si cette enfant avait su prier! » A tous les problèmes qu'il fait naître, viennent s'ajouter ceux des questions ouvrière et agricole, de l'organisation de ces deux collectivités les plus considérables de l'humanité, qu'il faut grouper en unions catholiques, le problème de la démocratie exagérée par l'extension du suffrage pratiquement devenu universel: c'est la foule qui est appelée à diriger, alors que la foule a tant besoin d'être conduite, maintenant plus que jamais, puisque tant d'éléments contribuent à lui faire perdre le sens de l'orientation. Dans une telle situation, encore une fois, qui ne comprendra la nécessité d'une élite qui pense et agisse toujours à l'unisson de l'Église.

L'élite

Cette importance du sens catholique, nous la connaissons depuis les bancs de l'école primaire, alors qu'on nous a enseigné que l'aphorisme « hors de l'Église, point de salut », n'exclut pas du ciel les infidèles, les schismatiques et les hérétiques de bonne foi qui — bien que n'appartenant pas au corps de la seule vraie Église — auront vécu d'esprit avec elle.

Le sens catholique, d'ailleurs, doit être particulièrement prisé des retraitants qui suivent les exercices spiri-

tuels, puisque saint Ignace, dans ses Règles de foi orthodoxe, insiste sur ce sujet et lui consacre un certain nombre de règles, particulièrement la première, la neuvième et la treizième.

Et il faut bien conclure que pour eux, les retraitants, le sens catholique constitue l'idéal de plus grande envergure, le programme le plus compréhensif qui se puisse concevoir. Et il leur incombe de créer ou maintenir, purifier et revigorer ce sens catholique dans les milieux et les groupements dont ils font partie et surtout d'en imprégner fortement les associations simplement pieuses ou d'action catholique dont ils sont membres, afin d'être les véritables chefs désirés de Pie X, des entraîneurs et des animateurs.

Pour cela, il leur faut, il nous faut le posséder dans sa pure intégrité. On va nous dire à quelles sources nous devons aller en puiser le suc. C'est alors qu'animés et vivant de l'idée catholique, nous penserons, sentirons et agirons en toutes choses comme le veut notre sainte mère, par nous-mêmes d'abord, puis, après nous, par la descendance que nous aurons engendrée avec Dieu — avec Dieu en nous par son Église, — pour le règne du Christ-Roi en notre Canada et dans les missions qu'il soutient si généreusement.

Obstacles et remèdes

Par M. G.-E. LADOUCEUR, N. P.

NOUS venons de voir ce qu'est le sens catholique, quels en sont ses éléments constitutifs, comment doivent se conduire ceux qui le possèdent et combien grande en est l'importance, quand il opère suivant sa nature et ses attributions. Malheureusement, de nos jours, l'influence, que le sens catholique devrait avoir, est trop souvent restreinte par de multiples obstacles qui l'enserrent de toutes parts et retardent son développement, ou paralysent ses effets, chez ceux qui se proclament catholiques, parce qu'ils entretiennent dans leur entourage une vie qui les éloigne forcément des moyens à prendre pour réaliser en eux, et autour d'eux, toute la portée de leurs convictions religieuses, ou encore parce qu'ils ont peur de savoir où et comment ils pourraient transformer leur cœur, éclairer leur intelligence, rectifier leur jugement afin de seconder pleinement l'Église dans la mission qui lui a été assignée par son divin Fondateur; car ce devoir auquel nous appelle le sens catholique il faut travailler à le bien comprendre: pour mieux s'en convaincre, savoir l'accepter ensuite et avoir assez de générosité et de désintéressement pour ne pas hésiter devant les sacrifices, souvent pénibles, qu'il impose. D'où, le sens catholique gardera dans notre société la position qui lui revient de droit à condition, cependant, que ceux qui en sont les dépositaires, plus ou moins convaincus, bannissent de leur vie tous les obstacles qui en empêchent la croissance et s'alimentent résolument aux sources qui le produisent, ou mieux encore s'adaptent totalement aux remèdes qui doivent contrebalancer les mauvais effets de ces obstacles et le fortifier en nous.

Examinons d'abord en quoi consistent ces *obstacles* au sens catholique pour, en conclusion, connaître les *remèdes* qui les combattent et les détruisent.

OBSTACLES

N'est-il pas vrai que, depuis quelques années dans notre société, l'Église est en butte à toutes sortes d'assauts contre lesquels on ne l'a pas défendue assez vigoureusement, assauts souvent suivis de déroutes quand ce n'étaient pas de désastres? N'est-il pas vrai que, depuis quelques années, on ne fait plus à l'Église confiance comme jadis nos pères qui, pourtant, nous ont laissé un patrimoine religieux que nous devons augmenter mais que, chaque jour, nous contribuons à diminuer, peut-être sans nous en rendre bien compte? N'est-il pas vrai que l'on ne croit plus de nos jours, aussi fermement qu'autrefois, aux doctrines de l'Église parce qu'on les estime démodées et ne cadrant plus avec les besoins des temps où nous vivons. Ces faits il faut savoir les reconnaître, avoir la loyauté de se les avouer pour s'en accuser, surtout pour réparer le passé par une meilleure préparation de l'avenir.

Ignorance religieuse

Mais d'où vient ce recul sur le terrain catholique, quand nous possédions en nous tous les germes d'une foi qui devait se montrer plus agissante et plus vivante au fur et à mesure que les attaques devenaient plus nombreuses et moins scrupuleuses? Il n'est pas exagéré de répondre que notre ignorance compte pour beaucoup dans cet affaiblissement de notre sens catholique: nous avons la passion de tout savoir, mais nous ignorons terriblement notre religion, les dogmes, les directions de l'Église, ses enseignements, ses volontés, ses commandements; tous

en parlent, nombreux sont ceux qui les connaissent peu ou pas. Il n'est pas exagéré de dire que nous mourons d'ignorance religieuse.

Mgr Gibier, évêque de Versailles, écrivant à ses ouailles leur disait des choses qui peignent assez bien notre situation actuelle: « L'ignorance religieuse sévit aujourd'hui, non seulement dans la masse, mais un peu partout, et en haut presque autant qu'en bas. On traite la religion avec une incurable frivolité. Lacordaire, continue-t-il, disait aux hommes de son temps: « Ceux qui n'ont pas étudié la question religieuse... n'est-ce pas le grand nombre d'entre vous? Je vous prends pour juges: qu'avez-vous fait pour vous mettre en rapport avec la doctrine catholique? Qu'avez-vous lu? Quelles ont été vos méditations? Dans quelle solitude avez-vous recueilli votre âme en face du problème de vos destinées? Qui de vous a suffisamment pesé Dieu dans sa main, pour lui dire avec justice un oui ou un non éternel? » Il n'est pas admis dans le monde qu'on puisse exercer un métier, un art, une profession, une science, une occupation quelconque, sans s'y préparer et sans y mettre toute l'intelligence et toute l'attention dont on est capable. Et, chose étrange, monstrueuse! il est admis qu'on peut être un homme sérieux, sans jamais avoir étudié sérieusement une heure de suite tous les problèmes si graves qui constituent la religion. Il est admis qu'un homme cultivé et bien élevé doit avoir un copieux bagage de science profane, mais qu'il peut faire bonne figure parmi ses semblables sans posséder un atome de science religieuse. Quoi de plus affligeant qu'un pareil état d'âme et d'opinion? »

Préjugés et intérêts

A côté de notre ignorance religieuse surgissent, comme entrave à l'acquisition et à la progression de notre sens

catholique, nos préjugés ou nos intérêts, nos intérêts surtout: de personne, de parti ou de race, qui obscurcissent en nos intelligences la véritable signification de l'Église et nous empêchent de la seconder sur le terrain où elle nous demande d'agir: « Même aux hommes d'esprit, chrétiens et patriotes, écrivait M. Henri Bourassa, il y a quelques mois, il faut parfois rappeler, tant est bouleversée de nos jours la hiérarchie des devoirs, que la religion précède le patriotisme, que la préservation de la foi et des mœurs importe plus que la conservation de la langue, que le maintien des traditions nationales, des vertus familiales surtout, prime les exigences du haut enseignement ou la production des œuvres littéraires. »

Combien de gens ont la facilité et la liberté de pouvoir se renseigner sur le pourquoi des directions de l'Église, mais s'obstinent à ne pas le faire de peur d'être forcés devant ses raisons de faire taire leurs préjugés. Ils se donnent des prétextes pour se justifier de ne pas avoir suivi la ligne de conduite qu'elle leur a tracée par ses ministres dont la vertu est incontestable, la science éminente et la charité inépuisable; ils les accusent d'intransigeance quand, pourtant, ils ne font que leur devoir. Dire qu'il y en a dont la croyance est erronée au point de prétendre que les intérêts privés, les intérêts d'un parti, les intérêts d'une race ne doivent pas toujours être subordonnés à ceux de la religion. Ils se targuent, cependant, d'être de vrais catholiques quand ils devraient savoir que le premier souci du catholique doit être de bien connaître la pensée de l'Église, puis de travailler à la faire triompher.

Erreurs courantes

Outre l'ignorance de notre religion, les préjugés ou les intérêts qui oblitèrent en nous le sens catholique, il y a encore les erreurs courantes dont l'assimilation con-

tribue à nous éloigner de ce que doit être dans la pratique la pensée de l'Église. On attribue cette diminution du sens catholique au fait que bon nombre de ceux qui ont la foi la perdent, ou l'affaiblissent, par leur contact trop fréquent avec l'élément protestant, ou encore parce qu'ils s'éprennent trop facilement des idées françaises modernes. Mais, diront ceux qui n'admettent pas la justesse de cette constatation, nos relations avec les protestants sont marquées de la plus stricte neutralité et jamais il ne se fait dans leur milieu, quand nous y sommes, la moindre allusion aux questions religieuses. C'est précisément parce que notre foi ne peut se manifester, lorsque l'occasion se présente de la pratiquer et de donner des preuves de sa sincérité, que nous arrivons, à notre insu, à penser et à agir comme ceux parmi lesquels nous vivons. Du reste, l'expérience prouve abondamment que la plupart des nôtres qui ont pratiqué ce contact, y ont perdu peu à peu de leurs convictions religieuses et se sont appropriés, bien qu'ils se proclamaient encore catholiques, une mentalité totalement en opposition avec les idées et les enseignements de notre mère, la sainte Église.

C'est le mauvais air qui tue le monde, et c'est parce qu'on a peur de s'affranchir des habitudes ambiantes, que, tôt ou tard, l'on devient semblable à ceux dont on se fait les compagnons. N'oublions pas que les esclaves du respect humain sont encore légion de nos jours et que, pour ne pas avoir rompu avec des relations acquises dans certains milieux sociaux, l'on est devenu indifférent et tiède dans la pratique des devoirs dont l'accomplissement rigoureux nous est instamment demandé par l'Église. « Songez, dit Mgr Baudrillart, que le laïque n'a d'influence moralisante et christianisante que dans la mesure de sa vertu et de l'impression qu'il donne de la profondeur de ses convictions; or, comment voulez-vous agir

selon l'esprit de l'Église quand, dans le milieu où vous vivez, l'on fait tout par snobisme, par convenance sociale et que l'on cherche surtout à mener une vie douce, agréable et facile, à jouir en un mot sans se soucier des règles de la morale. »

Si le contact des protestants produit un affaiblissement aussi marqué dans la foi de ceux qui s'y prêtent, songez aussi au résultat néfaste de l'expansion chez nous des idées modernes françaises. Serait-il possible de penser un moment que les fausses idées et les nombreuses erreurs qui nous viennent d'outre-mer, pourraient se propager dans nos milieux catholiques, sans causer des défaillances morales, quand elles donnent libre cours aux théories les plus malsaines sur la famille, sur la société et sur tout ce qu'il y a de principes catholiques: les seuls nécessaires au bon fonctionnement de l'organisme social et familial.

Cette diffusion des idées françaises modernes sert mal nos intérêts religieux, car « ces livres et ces revues qui nous arrivent de l'étranger, dit le chanoine Camille Roy, sont subtilement imprégnés d'un esprit irréligieux qui s'insinue facilement dans l'âme des lecteurs; cet esprit, ces thèses tendancieuses se recouvrent d'une forme qui enchante et qui fascine; ils se recommandent de noms qui jouissent d'une incontestable autorité dans certaines sphères intellectuelles; et ils subjugent, de tout le poids de cette autorité, et ils entraînent, de tout l'attrait irrésistible de cette littérature académique, ceux-là qui lisent sans pouvoir contrôler, sans pouvoir vérifier eux-mêmes les affirmations de l'écrivain. Les livres de ces écrivains quand ils ne sont pas hostiles à notre foi, sont imprégnés d'un doux scepticisme, d'un dilettantisme élégant qui habituent l'esprit à se moquer de tout, avant qu'ils le conduisent insensiblement à nier les vérités du credo catholique ».

Orgueil et amour-propre

Ces constatations seraient suffisantes pour vous convaincre que plusieurs causes ont contribué jusqu'ici à opérer dans notre peuple la diminution du sens catholique; cependant, faisons l'examen encore plus minutieux et nous devons admettre que par notre orgueil et notre amour-propre nous avons collaboré nous-mêmes à l'existence du mal que nous déplorons.

En effet, de nos jours, la règle d'une direction est lourde à celui qui la subit. Chacun veut penser par soi-même, être libre en actions et en paroles. On discute à contre-temps sur l'autorité la plus légitimement constituée, sinon pour la renverser au moins pour l'amoindrir dans son influence; on ne sait plus obéir, et cette révolte du cœur comme de la pensée porte ses mauvais effets sur le terrain des enseignements religieux. Chacun y va de son idée, de sa tirade, de son article; on s'isole dans sa bonne volonté, on s'immobilise dans de stériles regrets, on se cantonne dans sa manière de voir, on organise orgueilleusement son petit projet de réforme pour sauver à sa manière la société des maux qui la rongent, alors qu'on devrait plutôt courber son orgueil et son amour propre devant les données rationnelles de la morale catholique, seule capable de replacer la société dans le chemin d'où elle s'est écartée.

La religion, diront certains individus, est une affaire individuelle, purement individuelle; qu'elle se contente alors de jouer son rôle propre et limité. D'autres déclareront qu'elle intervient toujours trop, et souvent à contre-temps, et comme elle devient pour eux une puissance gênante, ils en éprouvent comme des soubresauts, sinon de révolte, du moins d'impatience, quand elle croit devoir faire respecter un principe nécessaire.

Non, l'on veut encore une fois penser par soi-même, être libre de sa conduite et reléguer à l'arrière-plan les seuls principes capables, pourtant, de donner à la société ce qui lui manque pour assurer son équilibre, sa tranquillité et son bonheur; l'on ne veut professer sa religion que dans la mesure où elle ne gêne pas ses mouvements et ses prétentions. On devrait cependant comprendre que les événements pressent l'Église de donner, pour la sauvegarde des intérêts supérieurs, des directions opportunes qu'elle seule possède, même dans des sphères qui ne relèvent qu'indirectement de son autorité. Notre devoir n'est pas de chercher une voie en dehors de celle que l'Église nous trace, mais bien de nous évertuer à distinguer celle qu'elle veut nous voir suivre dans tous les domaines où elle croit opportun d'intervenir. Abandonnons notre point de vue personnel et particulier docilement, simplement, filialement. Acceptons ses indications, lors même qu'il semblerait qu'elles nous contrarient, car, dit le chanoine Couget, « avoir le sens catholique c'est d'un cœur allègre savoir lui sacrifier ce qui, de notre propre point de vue, pourrait paraître préférable. Et, après tout, n'est-ce pas là ce qui est préférable? Ne sont-ce pas ceux qui en ont la mission qui doivent veiller aux destinées de l'Église, avec le droit d'attendre de nous une obéissance sans condition? Quelle que soit la puissance de notre intelligence, quelle que soit la réserve d'énergies accumulées dans notre être, nous sommes, les uns et les autres, si éphémères! nous tenons si peu de place dans le monde! notre influence est si légère dans la vie! La trace qui restera de nous, quand nous aurons passé, sera si vite effacée, si elle n'est pas dans le sillon de l'Église! Laissons-nous donc conduire par elle, avec docilité, confiance et affection. Soyons certains qu'on ne se trompe jamais quand on est docile à l'action de Dieu, qui se manifeste par l'Église, si même dans cer-

taines occurrences, qui ne relèvent pas de son infallibilité, l'Église pouvait, non pas nous égarer, mais ne pas nous dicter les mesures les plus opportunes. »

De nos jours je ne sache pas d'obstacle plus fréquent et plus répandu pour retenir dans son élan le travail du sens catholique que celui qui naît de l'amour-propre et de l'orgueil des catholiques. Rien ne se dit, rien ne se fait par ceux qui ont la protection de nos intérêts moraux sans que notre orgueil en soit froissé, se laisse aller à d'insolentes réflexions, avoue à qui veut l'entendre que ce n'est pas la bonne manière de gouverner les âmes. C'est pourtant celle que le Christ a enseignée dans son Évangile, et il a réussi à fonder une institution que les siècles n'ont pu corrompre ni ébranler. Rappelez-vous que toujours et partout, depuis dix-neuf cents ans, sitôt que ses ailes défontent ou qu'on les brise, les mœurs publiques ou privées se dégradent.

REMÈDES

Mais, direz-vous, si tant d'obstacles entravent l'expansion du sens catholique c'est que notre société est malade, et bien malade, puisque tant de maux la retardent dans son rapprochement du but que Dieu lui a tracé. En effet, personne ne niera que la société accuse un malaise considérable, dont elle ne pourra se guérir que par l'emploi de remèdes dont l'efficacité n'a pas encore été contestée, partout où l'on s'est résolument décidé à en faire l'application.

Ces remèdes, d'abord surnaturels, ce sont la prière, les sacrements, l'instruction qui s'acquiert par l'audition de la parole de Dieu en assistant aux sermons les dimanches, les fêtes d'obligation et chaque fois que l'occasion s'en présente; puis la lecture des livres, des revues et des journaux catholiques, enfin la retraite fermée.

La prière

Mgr A. Le Roy, dans son court exposé de la foi catholique, enseigne que: « Prier Dieu c'est s'adresser à lui, directement ou indirectement, l'adorer, le remercier, lui demander pardon, lui exposer nos besoins et nos désirs pour nous ou pour d'autres, pour les vivants ou pour les morts, en vue de faveurs spirituelles ou de biens matériels. Sans doute, ajoute-t-il, Dieu n'ignore pas nos sentiments et nos indigences, mais il veut, en nous prescrivant la prière, nous obliger paternellement à reconnaître notre dépendance vis-à-vis de lui, et entretenir en nous le respect, la reconnaissance et l'amour que nous lui devons. Il faut toujours prier, et c'est toujours prier que de faire son devoir, de son mieux, à mesure que s'écoulent les heures, les jours et les années, en tenant sa conscience pure, ses intentions droites et son âme en paix. » Qui d'entre vous ne voudrait pas posséder ce don de la prière quand pour l'obtenir et le réaliser il ne reste qu'à faire son devoir, surtout quand, en le faisant, on garde sa conscience pure, on acquiert des intentions droites? Aussi quiconque conforme sa vie à une pratique aussi louable doit être incontestablement un apport précieux pour la société.

En 1877, l'académicien Legouvé disait à une distribution de prix: « Si j'étais absolument forcé, pour un enfant, de choisir entre savoir prier et savoir lire, je dirais: qu'il sache prier! car prier c'est lire au plus beau de tous les livres, au front de celui d'où émane toute lumière, toute justice, toute bonté. »

« Voulons-nous, écrivait Mgr Gibier, christianiser notre peuple? Faisons-le prier. Habitons-le à la prière privée et familiale, à la prière du cœur et à la prière en famille. La prière qui ne viendrait pas du cœur ne serait d'aucun prix aux yeux de Dieu, serait un acte sans sincérité, un corps sans âme, une écorce vide d'onction et de fruit,

donc une religion insignifiante ou ridicule. Quant à la prière en famille, on ne saurait trop la recommander. Elle atteste, elle honore et elle met en relief la paternité de Dieu; elle place une divine auréole sur le front du père et de la mère; elle incruste dans l'âme des enfants les croyances inoubliables, les grandes pensées et les généreux instincts de la foi; enfin elle fait descendre sur les âmes et sur la famille des grâces incalculables. Et puis, à la prière privée et familiale qui ne sort pas du cercle de notre personne et de notre foyer, doit s'ajouter la prière publique et sociale qui éclate à l'église devant les autels. Elle est un exemple que nous n'avons pas le droit de refuser à nos contemporains, à nos voisins, à nos amis, à nos clients, à nos concitoyens. Elle est un hommage collectif que Dieu nous réclame, parce qu'il est l'auteur de la société, comme il est l'auteur des familles et des individus. Elle est pour l'homme un puissant moyen de garder et d'augmenter sa foi et de se tenir en contact intime avec Dieu, source de toute lumière, de toute force, de toute grâce. Soyez peuple ou soyez génie, si vous voulez que l'idée religieuse reste nette, précise, vivante dans votre esprit, il ne faut interrompre ni les formules d'adoration et de prière qu'une mère chrétienne a mises sur vos lèvres enfantines, ni les fréquentations du lieu saint auxquelles elle a habitué vos premiers pas, ni les saintes pratiques qui découvrent votre front, joignent vos mains et ploient vos genoux devant la Majesté divine. »

Les sacrements

Autre remède surnaturel, les sacrements. Efforçons-nous de mettre dans notre vie la pratique des sacrements, car c'est par les sacrements que Dieu nous communique les grâces nécessaires pour remplir le rôle qu'il attend de nous, puisqu'ils sont désignés comme autant de canaux mystérieux par où la vie surnaturelle de la grâce

arrive à l'âme humaine pour l'illuminer, l'embellir et la rendre digne de Dieu, de Dieu qui en fait sa demeure. Parmi ces sacrements soyons attachés surtout à la pratique de l'Eucharistie qu'il nous est permis de recevoir chaque jour. « Plus vous aurez, écrivait Mgr Dupanloup, des personnes communiant souvent et communiant bien, plus il y aura de piété dans la paroisse, et plus il y aura de piété plus il y aura de christianisme. » C'est, du reste, l'ardent désir du Souverain Pontife, comme ce fut l'ardent désir de ses illustres prédécesseurs, que nous soyons des hommes de communion, parce qu'il sait qu'il ne sert à rien pour le catholique de savoir ce qu'il doit croire et ce qu'il faut pratiquer, s'il est incapable de réaliser sa règle de croyance et de vie chrétienne.

Sans les grâces de Dieu, qui nous viennent encore une fois par ses sacrements, nous ne pouvons marcher d'un pas ferme dans le sentier de la simple morale naturelle. « Pouvons-nous, écrit Mgr Gibier, sans que Dieu s'en mêle, réprimer en nous l'esprit d'orgueil, d'intérêt, de vengeance et de volupté? Pouvons-nous, sans que Dieu s'en mêle, pratiquer la justice, la piété, la chasteté, la tempérance, toutes les vertus qui font l'homme intègre? Pouvons-nous, sans que Dieu s'en mêle, être de parfaits honnêtes gens? Je sais bien que les sots et les orgueilleux ont la prétention de se passer de Dieu et de se suffire à eux-mêmes, et je les vois draper leur misère dans l'emphase d'une vertu soi-disant philosophique et indépendante. Mais je sais aussi que si les hommes se laissent prendre à l'enseigne, Dieu maudit les sépulcres blanchis et je ne puis pas oublier la parole du Christ nous disant à tous: « Sans moi, vous ne pouvez rien faire. » Nous sommes des êtres faibles, des êtres déchus, des êtres blessés et malades. Pour monter haut et pour marcher droit, l'homme a besoin de la grâce. Il en a besoin pour se relever. Il est facile de déchoir, mais il ne l'est point

de remonter les abîmes descendus. Tomber est une faiblesse de la nature, mais se relever est un triomphe qui la dépasse. A défaut d'un secours divin, l'homme qui a été blessé dans la lutte ne peut pas se guérir. Il connaîtra peut-être la lassitude, la déception, le découragement, le dégoût; il ne connaîtra pas le repentir, ni l'amendement dans le sens régénérateur attaché à ces mots. Entendons encore une fois Jésus-Christ qui nous dit: « Sans moi, vous ne pouvez rien faire. Maître du monde, vous pouvez commander au monde, si cela plaît à vos ambitions. Mais vous ne pourrez commander un jour durant à votre chair, si cela ne me plaît pas. Peu vous importe, sans ma grâce, la pureté de vos principes; avec de nobles convictions vous n'aurez qu'une pitoyable vie. »

La parole de Dieu

Nous acquerrons d'autant mieux la pratique de la prière et nous nous convaincrions davantage de la nécessité de la pratique des sacrements que nous serons mieux instruits des avantages qu'ils nous apportent; mais pour en être instruits, le moyen le plus général et à la portée de tous, c'est d'aller entendre la parole de Dieu en assistant aux sermons les dimanches et les fêtes d'obligation. Il est extraordinaire de constater comme le peuple a désappris les fêtes de l'Église, il ne court plus qu'après les fêtes du siècle; or, comment voulez-vous que notre vie ne se matérialise pas quand tous les jours de l'année nous restons attachés, collés et pour ainsi dire identifiés à la terre, sans ouvrir notre esprit aux enseignements de la religion. De plus en plus nombreux sont les gens qui recherchent de nos jours les messes où on ne fait pas de prédication et l'on s'étonne, ensuite, de voir la foi diminuer et de se sentir soi-même catholique à moitié. Comment! on s'éloigne de la prédication et on

voudrait que sa foi, qui n'a pas d'aliment pour la sustenter, augmente de ferveur et de solidité. La foi, qui n'est pas nourrie, devient peu à peu faible, flottante, languissante, mourante, car ceux qui se privent de l'audition de la parole de Dieu oublient vite le peu de science religieuse qu'ils possédaient.

« Les hommes du monde, dit Mgr Gibier, même ceux qui exercent une profession élevée, quel que soit leur savoir en histoire, en littérature, dans les sciences exactes ou autres, sont rarement des hommes instruits des matières religieuses; ils n'en ont le plus souvent qu'une connaissance très superficielle. Ils ont récité autrefois le catéchisme, qui est l'abrégé de la doctrine chrétienne; ils en ont alors écouté l'explication qui convenait à leur âge; mais, depuis la fin de leurs études classiques, depuis leur entrée aux écoles supérieures et pendant toute leur carrière, en quel temps ont-ils étudié sérieusement la religion de leur enfance? N'est-il pas dès lors présomptueux de leur part de se croire surabondamment instruits de ce qui se dit au prône de leur paroisse? Ne leur serait-il pas plus utile qu'à bien des personnes moins savantes, d'entendre exposer, même sans éloquence et sans art, la simplicité de l'Évangile et de l'enseignement de l'Église? »

Les lectures

A côté de l'audition de la parole divine, se place, pour aider au développement de notre sens catholique, la lecture d'ouvrages qui nourrissent notre intelligence des enseignements de la foi: en particulier les encycliques des Papes, les revues catholiques, les livres de doctrine. Qui, de nos jours, se donne la peine d'aller chercher dans les publications de nos Souverains Pontifes la pensée de l'Église sur tel et tel sujet avant de se déterminer à agir en face d'un problème moral qui lui est présenté? On n'osera entreprendre ce travail et l'on s'étonnera ensuite

de ne pas savoir que la doctrine catholique exigeait une toute autre conduite que celle tenue bien souvent; on aimera mieux s'en rapporter à sa manière individuelle de voir les choses quand il eût été si facile de prendre avec soi la véritable orientation.

Ne me dites pas que le temps vous manque, quand vous en trouvez pour satisfaire à tous les plaisirs dont le monde est rempli; ne me dites pas que vos connaissances en la matière sont amplement suffisantes, quand vous nourrissez uniquement votre pensée de livres profanes, de revues d'affaires ou de nouvelles littéraires où la doctrine catholique est ignorée quand elle n'y est pas raillée ou bafouée. Si vous éprouvez le besoin de lire les publications qui vous feront suivre et comprendre les progrès de la science, à combien plus forte raison, comme catholiques, devez-vous connaître les œuvres spirituelles qui vous apprennent les devoirs religieux et moraux que vous impose notre époque.

Le journal

Quelques-uns pourront peut-être m'objecter que la seule lecture à laquelle leurs loisirs ou leurs moyens pécuniaires leur permettent d'aspirer est celle du journal. Qu'ils lisent alors le journal catholique, qui, chaque jour, fournira à leur esprit un aliment substantiel et formera leur mentalité à penser et à agir en vrai fils de l'Église. Que de maux de nos jours commis par le mauvais journal! Et combien stériles demeurent, pourtant, les virulentes dénonciations qu'en font nos autorités religieuses. C'est triste à dire, mais dans une province comme la nôtre, qui se targue d'être une province foncièrement catholique, la presse qui rencontre les plus durs obstacles à son existence, à son expansion et à son progrès n'est autre que la presse catholique. Les avertissements clairs et nets de notre Souverain Pontife, de nos archevêques, de nos évêques, de nos prêtres, de tout notre clergé en

général ne manquent pas cependant pour nous diriger avec prudence et connaissance sur ce terrain. Mais nos cœurs semblent endurcis quand il s'agit de cette question. On s'étonne que les convictions religieuses et morales de notre peuple aient diminué; mais, comment voulez-vous qu'il en soit autrement quand il se nourrit tous les jours de littérature malsaine, grotesque et grossière, et se vautre avec délices dans le récit des faits qui sont des insultes à la morale et à l'autorité. L'ivraie qui étouffe le bon grain à mesure qu'il est semé: c'est la mauvaise presse. Chaque dimanche notre clergé s'applique à faire des prênes instructifs et pratiques, mais comment voulez-vous que leurs bons effets n'en soient pas stériles, ou à peu près, quand la mauvaise presse dit le contraire, ou le laisse sous-entendre, chaque matin ou chaque soir. Notre peuple, dit-on, est généreux pour le soutien de l'Église..., mais, c'est en vain qu'il fait preuve de cette générosité, si de l'autre main il détruit l'édifice, en fournissant à la mauvaise presse, par une contribution quotidienne, des armes pour la battre.

N'imitons pas les catholiques de France à qui Mgr Gibier écrivait: « La mauvaise presse et la mauvaise propagande ont fait en France, au catholicisme, un mal immense. Les catholiques ne l'ont pas vu assez tôt, ou, s'ils l'ont vu, ils n'ont pas agi assez vigoureusement en faveur de la bonne presse et de la bonne propagande. Ils se sont attardés trop longtemps à des considérations platoniques, à des gémissements qui ne mènent à rien... N'oublions pas, que c'est surtout le journal qui fait l'opinion. Quand il est quotidien et quand il est mauvais, rien ne résiste à son influence. Il pervertit une paroisse, une ville, une région, un peuple. Il paralyse, il stérilise, il rend presque nuls tous les moyens d'évangélisation par lesquels nous essayons de moraliser, d'instruire, d'assagir et de christianiser les populations. A quoi servent les instruc-

tions religieuses distribuées chaque dimanche à l'église, si tous les matins nos paroissiens fidèles ou infidèles lisent un journal qui dit tout le contraire de l'enseignement donné du haut de la chaire une fois par semaine? A quoi servent les écoles chrétiennes bien fréquentées et les catéchismes bien faits, si l'enfant, en rentrant à la maison, trouve sur la table un journal qui contredit et bafoue ce qu'on lui a appris à croire, à aimer et à respecter? A quoi servent les communions fréquentes et les œuvres de persévérance, si chaque jour jeunes gens et jeunes filles se salissent l'imagination et le cœur par la lecture des mauvais feuilletons et des mauvais romans, se gâtent l'esprit et la conscience dans des journaux mauvais? A quoi servent nos gémissements privés ou publics, si nous n'atteignons pas par le bon journal la masse de nos concitoyens, cette foule de braves gens dont l'indifférence et l'inertie font notre malheur? A quoi servent toutes nos œuvres, toutes nos ligue, toutes nos réunions, toutes nos dépenses d'argent, de temps et de dévouement, si nous n'organisons pas une presse populaire, solide, intéressante, envahissante, conquérante? »

La presse est plus que jamais le véhicule de l'erreur et de la vérité; il est difficile de dire tout le mal que le mauvaise presse fait et peut faire. Quelques-uns proclament qu'ils sont invulnérables, et que la mauvaise presse ne leur nuit en rien; ils peuvent le penser, le dire mais... ils se trompent, et sont démentis par les résultats néfastes que la mauvaise presse a produits partout où elle a eu droit de cité de préférence à la bonne presse.

Prenons donc la résolution inébranlable de répandre largement la presse catholique. Sa règle pratique est la loi morale, gravée dès l'origine dans la conscience humaine et restaurée dans toute sa pureté par le christianisme. Elle combat courageusement l'erreur et le vice, mais à cette sainte vigueur contre le mal, elle sait allier la charité

nécessaire envers les personnes, s'interdit l'injure, la violence, les accusations téméraires. Lorsqu'elle traite des questions religieuses, elle garde toujours le respect le plus profond et la plus absolue soumission envers ceux que Dieu a chargés de régir son Église, c'est-à-dire, envers le Pape et les évêques. Dans le domaine purement temporel, dans les questions politiques et sociales, laissées pour une large part à la discussion des hommes, elle jouit d'une liberté plus grande, elle peut avoir ses préférences et chercher à les faire prévaloir. Mais elle doit se rappeler toujours que ce qui importe par-dessus tout, ce sont les grands intérêts de la religion et de la société, et qu'il faut avant tout s'unir pour les défendre.

En ce qui concerne les faits, la bonne presse s'efforce de ne pas se laisser dépasser par la mauvaise presse pour la sûreté et la rapidité de ses informations; mais elle s'interdit de donner pâture aux curiosités malsaines. Elle ne signale les désordres que brièvement et de manière à en inspirer le dégoût. Ce qu'elle raconte de préférence, c'est tout ce qui honore l'humanité, la morale, la religion, la patrie.

Retraites fermées

Comme dernier remède pour restaurer dans l'âme de notre population les vrais principes chrétiens, mentionnons la retraite fermée qui permet de réfléchir, de consulter, d'entendre la parole de Dieu et de s'imposer une règle sûre orientant notre vie vers les destinées pour lesquelles nous devons travailler. En effet, la retraite est une œuvre d'élévation morale, d'élévation pour la volonté et pour l'esprit. On parle beaucoup en ces temps de la concentration des forces; or, il se fait dans la retraite, une concentration de nos facultés. « Là, dit Mgr Gibier, — qu'on me permettra de citer encore — dans la solitude, nous nous arrêtons en face de nous-

mêmes et nous apprenons à nous connaître; c'est la première condition de la sagesse, même de la sagesse simplement naturelle. Et puis habituellement qu'est-ce que Dieu dans notre vie? Presque rien. Que doit-il être? Tout. Quand pensons-nous à lui? Presque jamais. La retraite nous ramène en sa présence, et nous force à le connaître pour l'aimer davantage et le mieux servir. Dans la retraite fermée, on voit plus clair et l'on se prépare à agir, à agir sur soi, à agir sur les autres pour la plus grande gloire de Dieu. On se débarrasse de ses faiblesses; on emmagasine des forces surnaturelles. Comme l'a si bien dit le P. de Ravignan: La solitude est la patrie des forts, le silence leur prière. Là, Dieu parle et agit en eux; il les enfante aux généreux desseins, aux énergiques entreprises.

« Le grand agitateur et libérateur de l'Irlande, faisait tous les ans une retraite de quinze jours préparatoire à la communion pascale. « O'Connell, vint-on lui dire un jour qu'il était en retraite, si vous manquez à la tribune, c'en est fait de vos vingt ans de combat. Nos adversaires politiques emporteront le vote qui doit anéantir tous nos précédents succès. » Et lui de répondre: « Rassurez-vous, Milord. En priant et en confessant mes fautes, je plaide ici notre cause devant Dieu. L'émancipation irlandaise n'y perdra rien. Laissez le Parlement hurler ses menaces; à genoux pour me confesser, je suis plus puissant que debout et le bras tendu pour combattre. Je reste à Jésus-Christ, pour mieux être à mon pays. » Armé de lumière et de force dans les exercices de la retraite, O'Connell pouvait se mesurer avec la puissante Angleterre et la faire trembler.

« Les saints Exercices de la retraite développent parmi les hommes d'œuvres l'esprit religieux et leur inspirent un zèle ardent pour tout ce qui touche à la gloire de Dieu et à la sanctification des âmes. La retraite façonne

une élite qui transforme son entourage. Il ne faut souvent qu'un groupe de retraitants bien choisis pour assurer dans les milieux les plus froids un germe fécond de régénération religieuse. Prenez des natures droites et franches, et placez-les résolument pendant trois jours en face des vérités éternelles. Faites-leur comprendre ce qu'est une âme, ce qu'elle vaut, ce qu'elle a coûté au Rédempteur. Faites-les méditer sur l'éternité, sur le jugement de Dieu, sur ses miséricordes et ses justices. Faites-les prier dans un tête à tête plus direct et plus intime avec Dieu. Et, de cette rencontre, de ces réflexions, des grâces qui en rejailliront, il sortira des hommes nouveaux, des convaincus, des ardents, qui auront la passion du bien, la passion non seulement de sauver leur âme, mais de sauver l'âme de leurs frères, il en sortira des apôtres. Voulons-nous régénérer nos œuvres, nos paroisses, notre pauvre société déchristianisée ? Constituons des élites au moyen des retraites fermées, pendant lesquelles les retraitants sont séparés complètement de leur milieu habituel et n'ont d'autre préoccupation que celle de leur salut éternel. »

Conclusion

Maintenant que nous connaissons les remèdes à employer pour donner une poussée vigoureuse aux élans des âmes catholiques, il importe, si nous voulons le succès, de pratiquer ces remèdes jusque dans leurs moindres détails, car la pratique de la foi augmente la foi, et elle l'excite en même temps qu'elle la manifeste. Ayons donc une religion qui s'affirme et une religion qui rayonne, une religion qui ne se laisse pas entamer et qui gagne toujours du terrain. Avançons, enseignes déployées, au milieu d'un monde où les timides ont toujours tort, où le dernier mot reste toujours aux audacieux. Ne rougissons pas de notre foi. Ne la mettons pas sous le boisseau, comme un flam-

beau qui nous gêne, parce qu'il nous désigne, n'ayons pas l'air de demander pardon aux hommes d'appartenir à Dieu. Affirmons nos convictions sans témérité, mais sans faiblesse. Paraissons ce que nous sommes. Ceux mêmes qui n'auront pas le courage de nous suivre seront obligés de dire: « A la bonne heure! voilà un caractère! » Et les caractères sont si rares dans notre monde qui fléchit de toutes parts que, quand on les rencontre, on les respecte d'abord, et on finit souvent par les imiter. (Mgr Gibier.)

